

Dom Urbain Guillet (1764-1817), refondateur de l'abbaye de Bellefontaine (3 mai 1816)*

À l'occasion du bicentenaire de l'arrivée des trappistes en l'abbaye de Notre-Dame de Bellefontaine en 1816, il m'a été demandé de vous présenter à grands traits la personnalité de Dom Urbain Guillet, qui fut à l'initiative de l'achat de ces lieux abandonnés depuis vingt-six ans.

1. Dom Urbain Guillet rachète Bellefontaine (3 mai 1816)

Les moines Feuillants – Dom Charles Oursel (50 ans) le prieur, Dom Masleau (52 ans), Dom Domet (36 ans) – étaient partis tous les trois de l'abbaye de Bellefontaine, le 10 octobre 1790. Quant au quatrième, Dom J.-François Rouzet, il resta jusqu'à Pâques 1792¹. Installé à Nantes, cet homme malin et courageux, réussit à sauver bien des têtes en se mêlant aux clubs politiques et Jacobins de la ville. Depuis lors, écrit Boutillier de Saint-André,

l'abbaye, tout en ruine, n'offre plus qu'un aspect sauvage et mélancolique, des cloîtres déserts, une église dont il ne reste qu'une partie de voûte brisée et quelques fragments de vitraux gothiques, des tombeaux vides, des pierres sépulcrales renversées, voilà ce qui subsiste de ce monastère autrefois célèbre et opulent².

Mais la notice de 1817 du notaire de Cholet ne manque pas de nous décrire les aspects positifs de cette abbaye :

* Cet article reprend le texte d'une conférence donnée le 3 juin 2016 à l'abbaye Notre-Dame de Bellefontaine en l'année du bicentenaire de l'arrivée des trappistes le 3 mai 1816.

1. Serge GRANDAIS, *Abbaye de Bellefontaine. 1000 ans d'histoire (Cahiers cisterciens, Série Des lieux et des temps 8)*, Abbaye de Bellefontaine, 2004, p. 201.

2. ABF, ms, 314-1, p. 58 et ABF, ms, 305-1, p. 1-2. Pièce 118, Lettres Dom Urbain, D 102, 1995. (Le sigle ABF renvoie aux archives de l'abbaye de Bellefontaine ; LUG renvoie aux lettres de Dom Urbain.)

Elle est située sur la paroisse du May, près le hameau de Bégrolles, à deux lieues de Cholet et Beaupréau. Un air extrêmement sain, des bois taillis, de vastes et fertiles prairies, des ruisseaux intarissables, des fontaines naturelles dont l'eau est d'une étonnante limpidité, font de ce lieu agreste un séjour remarquable et qui porte à la méditation et au recueillement³.

Voilà un notaire aux accents écologiques et spirituels dignes de l'encyclique *Laudato si'* du pape François.

La lecture de ces lignes semble nous indiquer un choix évident et rapide. La réalité, elle, s'affronte durement. Dom Urbain enquête auprès de huit lieux disséminés de Niort à Nantes, et de Talmont à La Melleray. Entre toutes les ruines, laquelle choisir, se demande avec perplexité notre moine ? Il regarde plus la qualité des terres que la solidité des murs. Il abandonne Bois-Grolland malgré l'avis de Dom Augustin car il n'y a pas assez d'eau⁴. Deux personnalités des Mauges vont le convaincre et emporter la décision pour Bellefontaine : Mgr Mongazon, le supérieur du séminaire de Beaupréau et Mme la Maréchale d'Aubeterre, personnalité incontournable des Mauges⁵. Difficile de dire non à des gens qui vous logent et prennent votre avenir en mains.

Il est impossible d'être plus désirés que nous le sommes, écrit-il à son frère, le 12 février 1816. Reste à savoir si nous remplirons l'attente du public. Du reste je regarde Bellefontaine comme à moi⁶.

Voilà qui est dit et bien dit. Charles Montault des Isles, l'évêque d'Angers, et son frère Pierre, préfet du Maine-et-Loire, recommandent l'installation des trappistes. Dom Urbain écrit à son frère :

Mgr l'évêque, quoique pas riche, ne m'a pas oublié et se propose de me recommander à tous les curés et Mr le préfet à tous les maires. L'évêque vient de m'inviter à passer chez lui pour me remettre de l'argent⁷.

Urbain note le geste d'une pauvre poissarde qui a fait une quête parmi ses compagnes. Tout le monde prend intérêt à l'établissement.

3. ABF, D 102, correspondance et lettres concernant le père Urbain. Dossier de 123 pièces (1759-1891) + annexe (1984), pièce 118 (1817), p. 116 (notes de 1817 de M. Boutillier de Saint-André, notaire à Cholet).

4. Bois-Grolland se situe sur la commune du Poiroux près des Sables d'Olonne.

5. Cette descendante de la famille des Scépeaux, est la belle-sœur de la dernière abbesse du Ronceray à Angers. Elle a connu l'exil en Belgique, la prison à Rouen, la surveillance policière, des biens brûlés ou sous séquestre, le veuvage par deux fois et l'absence d'enfant, toutes choses qui forgent une âme bien trempée. Par son premier mariage, elle fut liée à la famille de la Tour d'Auvergne. Elle marie sa nièce à Alexandre-Émeric de Durfort, marquis de Civrac, dont la famille gardera des liens étroits avec l'abbaye de Bellefontaine.

6. ABF, D 102, 1995, LUG, n° 76.

7. ABF, D 102, 1995, LUG, n° 77 (lettre à son frère, vers le 5 mars 1816).

Dom Augustin se montre plus réticent. N'a-t-il pas profité d'une quête nationale pour renflouer la Trappe de Soligny ? Ne voit-il pas arriver Dom Antoine Saulnier de Beauregard venu prendre possession de l'abbaye de Melleray, non loin de Nantes. À son frère, Urbain résume la situation par une forte conviction : « Le bon père Antoine est maître dans sa maison et moi dans la mienne⁸. » Les gens des Mauges veulent bien donner pour Bellefontaine mais pas pour la Trappe de Normandie. Urbain se débat seul contre tous.

Depuis octobre 1815, il lui faut rassembler une communauté qui se remet difficilement de ses aventureuses implantations aux États-Unis et de la période troublée des Cent-Jours de Napoléon, où chaque moine se cache. À Dom Augustin de Lestrange, il écrit :

Je n'ai avec moi que les frères Jean-Baptiste et Dosithée. Ce dernier a peu de santé. Frère Louis est mort de son flux de sang ordinaire. Frère Eugène a disparu sans dire aucun adieu ni écrire. Frère Benoît est à La Rochelle bien portant... Les frères Placide et Maurice sont toujours dans leurs familles. Frère Claude est, je ne sais où, entre Nantes et La Rochelle⁹.

Un frère découragé part pour la Trappe de Soligny, ne lui laissant sur place que 12 à 15 livres. Dom Urbain n'a plus ni ornements, ni vases sacrés, ni livres pour chanter, ni missel. Il ne lui reste que quelques aubes grossières, de la vaisselle de fer-blanc et de terre, six couvertures et quelques habits. Il garde de sa venue à Beaupréau le souvenir « de chemins détestables ». Pour conclure ce tableau évangélique de totale pauvreté, notre moine est incommodé d'un rhumatisme dans les reins, dont il souffrira jusqu'à sa mort.

La vie de Dom Urbain Guillet n'a jamais été un long fleuve tranquille, ce n'est pas au moment où il prend la plus grande décision de sa vie que cela va changer. Il a été conquis par les arpents de terre, la source, la chapelle de Bon-Secours, et l'environnement humain et religieux des Mauges. Avec six francs en décembre 1815, le trappiste compte bien ne pas verser les 30 000 francs demandés. Le fondateur trouve, après bien des péripéties, assez d'argent pour acheter le 3 mai 1816 la moitié de la maison « Gourdon » comprenant un rez-de-chaussée, un étage, un grenier. Le 4 mai s'y installent les frères Claude, Benoît et François de Paule. Une phrase du frère Benoît nous éclaire sur la grande miséricorde de ce premier frère trappiste de Bellefontaine :

Je suis un misérable et je mérite l'enfer. Si le bon Dieu ne me fait pas miséricorde et qu'il m'y précipite, qu'il me mette au moins à l'entrée,

8. ABF, D 102, 1995, LUG, n° 87 (lettre à son frère Julien-Emmanuel).

9. ABF, D 102, 1995, LUG, n° 69 (lettre du 5 octobre à Dom Augustin de Lestrange).

afin que j'en bouche la porte et que jamais personne après moi n'y puisse entrer¹⁰ !

En cette année du jubilé de la miséricorde, voilà un message qui peut nous toucher : Bellefontaine, lieu de miséricorde pour nous tous.

Dom Urbain ne peut se contenter d'une petite maison, il lui faut les bâtiments conventuels. Il organise une quête. Mais la plume de Dom Augustin auprès des autorités de la région lui fait comprendre que son supérieur « n'est pas fort zélé pour Bellefontaine¹¹ ». Dom Urbain se rend à Nantes pour mettre en lieu sûr les 27000 francs collectés. Il les porte cachés dans les fontes de sa selle américaine. Dans le faubourg Saint-Jacques, il attache sa bête à la porte d'une auberge où il entre quelques minutes. Quand il en ressort les fontes sont vides. On lui a dévalisé le fruit de ses quêtes. Il reste cloué sur place, hébété, écrasé de douleur. Lui qui répétait à chaque retour : « Pauvre Bellefontaine, quand donc pourrais-je t'avoir ! » Le courage de ce moine devant cette malchance attire la sympathie de M. Tristan-Martin, colonel à la retraite, habitant Saint-Pierre-Montlimart. Il accepte d'avancer la somme nécessaire. Et l'acte de vente sera signé les 17 janvier et 21 mars 1817. Dom Urbain possède enfin les logements de l'abbaye et trois borderies avec leurs terres. Les trappistes sont enfin chez eux.

Mais qui est donc ce moine qui vient de conquérir l'abbaye de Bellefontaine ? Ce trappiste reste un inconnu pour beaucoup.

2. Son entrée à la Trappe de Soligny

Né à Nantes le 13 février 1764, Urbain est le troisième enfant d'une famille de négociants en café et sucre, ayant des plantations en la colonie française de Saint-Domingue. Un lien historique lie l'Anjou à l'île de Saint-Domingue. Le capitaine Bertrand Ogeron de la Bouère, né à Rochefort-sur-Loire, fut l'initiateur de la présence française au temps de Louis XIV de 1660 à 1675. Sa soudaine fortune entraîne des émules dans la région nantaise. Le traité de Zyswick en 1697 reconnaît la présence de la France dans la partie occidentale de l'île Saint-Domingue. Dès 1740, la production du sucre enrichit les négociants de Nantes, Bordeaux et Lorient. L'île est peuplée en 1791 à 90% d'esclaves noirs, d'affranchis et de mulâtres. Haïti deviendra indépendant le 1^{er} janvier 1804 à la suite de la révolution conduite, de 1791 à 1802, par Toussaint Louverture.

10. Registre des frères, n° 1.

11. ABF, D 102, 1995, LUG. n° 91 (lettre à sa belle-sœur, envoyée du May, le 4^e dimanche de l'Avent 1816).

Les Français sont expulsés en 1804 par Jean-Jacques Dessaines, qui se proclame empereur d'Haïti (1806-1818).

Les parents d'Urbain se sont mariés à Nantes le 2 juillet 1759. Ambroise Augustin Guillet a 33 ans et Anne-Marie Lequellec, 16 ans. Ils résideront à Saint-Domingue. Né à Nantes, place de Bretagne, le 13 février 1764, Urbain est baptisé le 14 février en l'église Saint-Similien¹². Élevé par les dames Lecerf et Moureau, l'enfant ne verra jamais son père et rencontrera une seule fois sa mère, à la fin de sa vie. Il fait sa première communion le 22 juin 1778. Il étudie sur le Cours Saint-André de Nantes. L'enfant, assez solitaire, aimait la compagnie des oiseaux et se plaisait à prendre les éperviers ou les corneilles pour les monter dans une tour de la cathédrale Saint-Pierre-Saint-Paul. Écolier dissipé, nous dit l'abbé Patarin, il levait souvent la tête de son travail à l'étude. Une lettre de 1783 nous apprend que le jeune homme de 19 ans étudie la médecine et la chirurgie. Deux ans plus tard, changement total d'orientation : Urbain marche près de dix jours pour atteindre la Trappe de Soligny. Malade, sans argent et jugé trop jeune, il n'est pas reçu et doit attendre d'être rétabli. Il exerce médecine et chirurgie pour vivre. En février 1786, ayant retrouvé la santé, il annonce à ses parents son entrée à la Trappe. Délaissant lancettes et bistouris, Urbain franchit le portail de la Trappe le 19 mars et prend l'habit le 12 avril suivant. Il vit à l'infirmerie en compagnie du frère Palémon Mangola, originaire du Piémont, qui exercera sur Urbain une influence spirituelle déterminante.

N'ayant pas assez de mémoire pour réciter le psautier, notre Nantais est retardé aux vœux. Au bout de six mois, impossible de lui faire retenir deux versets. Le frère Palémon lui dit de ne pas s'inquiéter : « Vous saurez vos psaumes avant peu. » En attendant, l'office est remplacé par un certain nombre de *Pater* et de *Gloria Patri*. Grâce à la prière de son compagnon et à raison d'un exercice d'une heure par jour, il retiendra en six mois tous les psaumes ! Le maître des novices est le père Augustin de Lestrangle. Dans une lettre du 20 février 1790, le frère Gervais Brunel, le prieur, annonce à l'abbé Legé, les vœux du frère Urbain comme religieux de chœur, le 17 septembre 1789. Il écrit :

Désormais, il n'y aura plus de professions à espérer conséquemment au décret de l'Assemblée Nationale qui ne veut plus perpétuer les maisons religieuses. Notre cher frère Urbain jouit d'un contentement

12. Il avait deux frères : Ambroise, baptisé le 3 août 1750, et Julien-Emmanuel, baptisé le 3 décembre 1761, décédé en 1840.

et d'une paix dans son nouvel état qu'il ne changerait pas avec le plus fortuné mondain¹³.

Nous lisons là un avis officiel pour ne pas inquiéter un prêtre ami d'Urbain. Une lettre de 1802 nous décrit la maladie de poitrine qu'il supporta dès les premiers mois de sa vie en communauté. Elle dura près de huit ans¹⁴. À relire la lettre du frère Gervais Brunel, le jeune profès ressent une grande joie. Cette joie dont nous parle Maître Eckhart :

Dès qu'un sujet commence à entrer dans sa vocation véritable, il lui semble que Dieu est avec lui, veille sur lui. Il est plein de confiance et de joie car il perd le sentiment d'être abandonné. Toute découverte de vocation est une annonce¹⁵.

L'adversité principale pour le monde religieux vient de la Révolution. Devant la situation inquiétante qui se profile, un groupe de 24 moines, dont le frère Urbain, part sous la conduite du père Augustin de Lestrangé pour l'ancienne chartreuse de la Valsainte du canton de Fribourg, dans le district de la Gruyère, commune de Cerniat¹⁶. Les moines s'y installent le 1^{er} juin 1791, après les autorisations de Mgr de Lezbourg, évêque de Lausanne en résidence à Fribourg et du Sénat de Fribourg. La Valsainte se situe à mille mètres d'altitude, à une vingtaine de kilomètres de Fribourg. Un an plus tard, leurs confrères sont chassés de la Trappe le 3 juin 1792.

La Valsainte. L'amitié du frère Palémon

Les lettres d'Urbain nous habituent aux accents mortifères du monastère : il demande à ses parents de l'oublier sauf en leurs prières; il se considère comme le seul mauvais religieux de la Trappe. C'est à qui se dira le plus grand pécheur, entre lui et le frère Palémon. Ses adversités lui viennent en punition de ses péchés, écrit-il. Voilà une ambiance spirituelle bien sombre. Le frère Urbain est censé former le frère Palémon à la vie religieuse. En fait, c'est le Piémontais qui influence notre Nantais par son obéissance et son ascétisme. Il est entré à fond dans la pratique des nouveaux Règlements de la Valsainte. La « sainte volonté de Dieu » se traduit chez lui par une obéissance à tout ce que lui demande Urbain, et Urbain fait de même ! Mais le jeune frère Palémon ne s'enferme pas dans la tristesse et l'angoisse devant les interdits de l'époque qui

13. Nous lisons en la même lettre l'annonce du décès le 7 février 1790 de Dom Pierre Ollivier, à l'âge de 46 ans après six ans d'abbatit, neuvième successeur de l'abbé de Rancé.

14. ABF, D 102, 1995, LUG, n° 24 (lettre de Paderborn en Westphalie, du 2 février 1802).

15. André GOZIER, *Prier 15 jours avec Maître Eckhart*, Nouvelle Cité, 1992, p. 61.

16. L'abbaye de la Trappe compte alors cinquante-trois religieux de chœur, trente-sept frères convers, huit novices et six frères donnés.

l'empêchent d'être présent au chœur car il ne sait ni le latin ni le français. Les humiliations maladroitement de son ami le laissent souriant car rien ne détruit sa confiance en Dieu. Palémon rejaillit de cette mise à l'écart par le haut, par la joie. Sans son ami d'infirmerie, Urbain aurait été broyé par ses souffrances. Il se serait aimé dans la maladie, la souffrance, la mort. En son apprentissage de la vie monastique, Urbain découvre l'amitié fraternelle résultat d'une ascèse du cœur. Palémon lui apprend à se libérer de la peur d'être aimé et d'aimer. Sans le savoir, tous les deux appliquent les conseils de l'abbé Aelred de Rievaulx, « car ils soumettent leur amitié au Christ qui, placé en tiers entre les amis, ordonne les sentiments et les maintient dans la ligne de l'Évangile¹⁷ ». Frère Palémon lui fait découvrir, au-delà de leurs us et pratiques quotidiennes, les mots vrais de la vie monastique : la confiance, la miséricorde, l'espérance, notre pauvreté devant Dieu tout amour. Ces deux frères vivent l'expérience d'une amitié spirituelle pleine de charité et d'humilité sous les formes rudes du cloître. Ils imitent le Christ. Ces deux amis n'ont jamais lu le *Miroir de la charité* d'Aelred de Rievaulx, mais ils l'ont vécu en disciples de saint Bernard. « Que chacun fasse son possible pour encourager son ami quand il est timide, pour l'accueillir quand il est faible, pour le reconforter quand il est triste et pour le supporter quand il est irrité¹⁸. » Palémon lui annonce en pleurs : « Vous allez bientôt me quitter et fonder plusieurs monastères. Vous serez au nombre des supérieurs. J'ai cru que la fièvre lui avait troublé l'esprit, écrit Urbain. Moi, supérieur dans l'état (maladif) où je suis ! Mais il persista, disant que Dieu me rendrait la santé au moment où j'en aurais besoin. » Le froid et l'humidité de la Valsainte usent la santé du frère Palémon. Sa joie frappe le frère Urbain. Son ami sourit et rit en son agonie. Choqué, il ne comprend pas. « Comment pourrais-je ne pas me réjouir ? Levez les yeux et voyez le ciel ! », lui répond le frère Palémon en expirant le 12 juin 1793. Suite à cette expérience première, un mélange de rigueur et de bonté marquera la personnalité du frère Urbain.

Dom Augustin de Lestrangle

La vaste famille bénédictine a connu bien des rameaux dont celui des Pères de Cîteaux (1098). L'une des principales originalités de cette création nous dit le père Edmond Fradin, ancien prieur de Bellefontaine, « est d'avoir su trouver un principe unificateur des deux

17. Marie-Benoît BERNARD, « L'expérience de l'amitié d'Aelred de Rievaulx », *Liens cisterciens*, n° 21 (2011), p. 33.

18. AELRED DE RIEVAULX, *L'amitié spirituelle (Vie monastique 27)*, Abbaye de Bellefontaine, 1994, p. 85-86.

grandes aspirations de l'époque : l'esprit du désert et l'Évangile, dans la vie et la règle de saint Benoît¹⁹ ». L'abbaye de la Trappe a maintenu le cap sous l'influence de l'abbé de Rancé. Puis, avec Dom Augustin de Lestrangle, la vie monastique n'est pas interrompue au temps de la Révolution. La règle rancéenne est revue et corrigée par la pratique des Règlements de la Valsainte, voulue par l'ancien maître des novices, devenu abbé de la Valsainte. Le réseau se met en place. « S'il y a quelqu'un au monde à qui je sois attaché d'une manière particulière, c'est mon père abbé », écrit Urbain (lettre du 3 avril 1803). Dom Augustin est né à Colombier-le-Vieux en Ardèche le 18 février 1754. Après ses études au séminaire Saint-Irénée de Lyon et à Saint-Sulpice, il est ordonné prêtre le 20 février 1778. Vicaire général à Vienne, il est effrayé par la perspective de l'épiscopat. Il s'en éloigne en entrant à la Trappe le 5 octobre 1780.

Le père Urbain, ordonné le 11 avril 1794 en l'abbaye d'Hauterive, a été formé par ce religieux dont le charisme exerce une influence forte et indéniable sur ses frères. La formation intellectuelle est encouragée, la *lectio divina* mise à l'honneur. « Ils ont répondu à l'invitation de Benoît de recourir à l'Écriture et aux Pères²⁰. »

Lors d'une visite du frère Urbain, Dom Augustin lui annonce son départ pour une fondation en Hongrie.

J'entre à l'aide de ma béquille dans le cabinet de Dom Augustin. C'est la coutume de se mettre à genoux pour demander la bénédiction du supérieur dès qu'on va le voir. Dom Augustin fut obligé de m'aider à me mettre à genoux, puis aussitôt, sans attendre ce que je voulais lui dire, m'adresse la parole ainsi :

– Il y a longtemps, mon pauvre frère Urbain, que je vous ai dit et redit que jamais vous ne sortiriez de notre monastère. Mais si aujourd'hui je vous disais de partir, que feriez-vous ?

Je pris ce discours pour un badinage et lui répondis en riant :

– Mon R.P., je commencerais par vous prier de m'aider à me lever pour voir si je me tiens sur mes pieds.

– Mais cependant, si je vous disais de partir. Encore une fois que feriez-vous ?

– Je vous demanderais votre bénédiction et je partirais.

– Eh bien ! – me dit-il – en me donnant sa bénédiction – levez-vous au nom du Seigneur et disposez-vous à partir pour la Hongrie.

Je me lève aussitôt sans secours et sans y faire réflexion, quoique depuis huit ans je fusse très infirme et j'étais si bien guéri que je me

19. Edmond FRADIN, « Cîteaux aux origines : Histoire et spiritualité », dans *Les Cisterciens en Anjou du XII^e siècle à nos jours. Colloque de Bellefontaine 26-27 septembre 1998 (Cahiers cisterciens, série Des lieux et des temps 3)*, Abbaye de Bellefontaine, 1999, p. 22.

20. Edmond FRADIN, « Cîteaux aux origines », p. 25.

mis à courir parce que j'étais fort pressé ; un religieux qui m'aperçut courir le signala le lendemain au Chapitre comme un manquement à la règle !

L'échappée en Hongrie ne dura qu'une année. Il revient en avril 1795 à la Valsainte²¹.

En se levant sur l'ordre de son père abbé, c'est à la soudaine irruption d'une image plus dynamique de lui-même à laquelle il fait face. Il se devait d'être malade, comme inutile à sa communauté et à son abbé; il doit maintenant devenir bien portant. Le frère Palémon avait donc raison et « son père » le reconnaît. Dieu lui-même ne rejette pas son serviteur ; le jeune moine danse de bonheur, tout ressuscité de se savoir aimé. Voici le temps pour Urbain d'exprimer en actes sa vaillante personnalité.

Sembrancher

Le 8 février 1796, on achète des bâtiments d'une ancienne mine de l'Ile-Bernard près du village de Sembrancher (Suisse). Les moines en partant de Martigny y montent sous la conduite du père Urbain. Des sœurs s'installent aussi dans ce bourg (alt. 717 m.) sur la route menant au col du Grand Saint-Bernard. La fondation des trappistes est datée du 14 septembre 1796. Le père Urbain écrit :

J'ai commencé dans le Valais deux monastères, un d'hommes et un de femmes, n'ayant pour tout argent que 18 sols et un vieux frère de 64 ans, et pour toute possession qu'un rocher stérile sans un pied de terre. Nous y fûmes réduits pendant 4 à 6 mois à ne nous nourrir que de feuilles de choux plus jaunes que vertes²².

En deux ans, le voilà supérieur de 80 trappistes, 15 religieux et 25 élèves²³. Dans leurs abbayes, les trappistes ont accueilli bon nombre d'enfants au cours du XIX^e siècle. « Dom Augustin accordait une grande importance à l'accueil et à la formation des jeunes enfants²⁴. » Quelques-uns d'entre eux vont donc vivre, eux aussi, la grande traversée de l'Europe qui s'annonce en 1798.

21. ABF, D 102, annexe 1984, et LUG p. 56 (lettre à Mgr Plessis, Bardstown, le 4 septembre 1809).

22. ABF, D 102, annexe 1984, Lettre du 3 février 1808 à Mgr Plessis (Revue *La Nouvelle France*).

23. ABF, D 102 annexe 1984, LUG du 12 oct. 1808 à Mgr Caroll.

24. Sur ce thème, lire Bernard DELPAL, *Le silence des moines. Les trappistes au XIX^e siècle : France, Algérie, Syrie*, Paris, Beauchesne, 1998, p. 69, note 39, dans « Les conversations de Dom Augustin, abbé de la Valle-Sainte de Notre-Dame de la Trappe en Suisse avec des petits-Enfants de son monastère », en Suisse et à Paris, 1798, an VI.

3. La longue marche de l'Odysée trappiste

Lorsque les troupes du consul Bonaparte envahissent le Valais, le but de leur présence n'était point de poursuivre d'abord les religieux français mais d'atteindre Berne, là où Napoléon savait qu'il pouvait trouver l'argent nécessaire pour payer son expédition en Égypte, de 1798 à 1801. Le gouvernement de Fribourg, sous la pression française, exige le départ des émigrés dès le 8 janvier 1798. La décision de partir est prise par Dom Augustin dès la fin du mois. L'extraordinaire périple des moines et moniales à travers l'Europe a été raconté en détail par Mère Marie de la Trinité Kervingant²⁵. Fuite nécessaire, ou présentée comme telle, au-delà d'un débat toujours ouvert sur les intentions de Dom Augustin, une chose est certaine, en janvier 1798 : les 154 moines, moniales et les 100 enfants quittent la Valsainte et Sembrancher. Ce monastère itinérant s'inscrit dans notre histoire européenne, durant la déferlante de canons et de mitrailles qui mènera Bonaparte à l'Empire. Le bruit rageur des tambours a recouvert l'Odysée trappiste souffrante et priante. Dieu s'y connaît en humour canonique qui laisse des moines qui sont au contact journalier des chemins les plus « ouverts au monde » forger une règle des plus solidement séparées du siècle. Moines et moniales vivront en Russie de juin 1799 à avril 1800²⁶.

Écologiste avant que le mot ne fasse fureur, cette route devient pour le père Urbain une école de la nature auprès des élèves, cette création que l'on trouve célébrée par saint Bernard en sa lettre 106 : « On apprend beaucoup plus de choses dans les bois que dans les livres ; les arbres et les rochers vous enseignent des choses que vous ne sauriez entendre ailleurs²⁷. » Urbain, en bon disciple cistercien, transmet à ses jeunes élèves une connaissance de la flore et de la faune et l'amour des animaux. Le dialogue du jeune François-Xavier avec une mouche sur le bord de son écuelle est un chef-d'œuvre d'admiration de la création de Dieu²⁸.

Il fait partie de ces enfants dont la vie et la mort nous émeuvent aux larmes. Je les ai appelés les *cailloux blancs* de l'Odysée²⁹. Car

25. Marie de la Trinité KERVINGANT, *Des moniales face à la Révolution française. Aux origines des Cisterciennes-Trappistines*, Paris, Beauchesne, 1989.

26. Pour les détails de cette odysée monastique trappiste avec Dom Urbain Guillet, voir Serge GRANDAIS, *Entre les mains de Dieu. L'Odysée trappiste de Dom Urbain Guillet. 1798-1803. Sur les routes de la Valsainte à Amsterdam (Cahiers Cisterciens, série Des lieux et des temps 15)*, Abbaye de Bellefontaine, 2016.

27. Bernard de CLAIRVAUX, *Lettres (92-163)*, t. III (*Sources Chrétiennes* 556), Paris, Cerf, 2012, p. 111-115.

28. S. GRANDAIS, *Entre les mains de Dieu*, p. 43.

29. S. GRANDAIS, *Entre les mains de Dieu*, p. 71.

ce chemin monastique de la Suisse à la Russie sème ici et là les tombes de jeunes âmes lumineuses qui balisent ce parcours européen. La charité des moines et moniales les a conquis. Une phrase sur le père Jean-Marie la résume : « Il ne mettait aucune distinction entre ses frères ; il était prêt à mourir également pour tous³⁰. » Au cours de cette longue route, le suivi journalier des étapes montre combien la présence du père Urbain devient importante au fur et à mesure que se multiplient les absences de Dom Augustin dans l'obligation de prévoir et d'obtenir les haltes pour les multiples groupes de ce monastère en continuelle migration. Lui-même, Urbain chercha des points d'accueil durant plusieurs mois, mais il revint sans succès d'un long périple en Prusse. Au cours des deux années en Russie, les longs hivers lui permirent d'écrire les souvenirs de ses élèves les plus marquants et de nous présenter une vision intéressante de son rôle d'éducateur.

Le retour vers l'Ouest se fait par Varsovie et la Baltique. Le 26 juillet 1800, les moines quittent Hambourg pour divers monastères ; plusieurs retournent à la Valsainte le 2 juillet 1802. Quant au père Urbain, Dom Augustin lui attribue le projet d'une fondation aux États-Unis. Il se retrouve à pied d'œuvre au port d'Amsterdam le 8 janvier 1803. Alors qu'il est malade et sans argent, des habitants lui viennent en aide, émus de sa pauvreté. Il embarquera pour sa mission le 24 mai en présence de Dom Augustin qui lui offre sa montre.

« Mon fils, à défaut d'un cheval, je dois me servir d'un âne », lui avait dit un jour en riant Dom Augustin de Lestrangle. Et que lisons-nous sur la lettre d'obédience adressée à son fils Urbain :

Vous dont la probité, la doctrine, le zèle pour l'observance régulière, la sagesse et les autres vertus ont mérité dans le Seigneur toute notre confiance, nous vous confirmons supérieur en Amérique pour y fonder un ou plusieurs monastères³¹.

Tout religieux recevant une telle missive l'aurait gardée précieusement. Dom Urbain écrit à son frère au verso de la lettre de nomination afin de lui demander de l'aide. Et c'est ainsi que la famille, devinant l'importance de ce texte, l'a remis aux archives de Bellefontaine.

30. Relations de Dom Urbain Guillet, Vol. 311, 1 : Jean-Marie.

31. ABF, D 102, pièce 101 : « Pouvoir de Dom Augustin à Dom Urbain comme supérieur en Amérique » (le texte est rédigé en latin).

4. Les années de galère aux États-Unis

Après quatre mois et six jours de traversée (Lettre du 8 décembre 1803), il arrive le 25 septembre à Baltimore avec 36 jeunes gens. Les sulpiciens logent tout ce monde à Pigeon Hill en Pennsylvanie dans une maison de campagne durant une année³². Départ pour le Kentucky avec, pour seul bien, un emprunt de cent dollars. La vétusté des bateaux obligeait les voyageurs à les tirer, les soulever avec des leviers, de 8 à 10 fois par jour. Blessé par un cheval, il doit se reposer trois mois. Un temps qu'il met à profit pour apprendre l'anglais « malgré mon âge un peu trop avancé », écrit-il (il a 39 ans). En janvier 1804, il accepte, à Spandill, le don de 98 arpents de terre et « une maison bonne pour une vache » écrit-il. Une quête jusqu'à Boston lui rapporte près de 4000 dollars. Il en profite pour acheter chemises et tissu et pour remplacer un cheval. En 1807, il achète 1200 arpents de bonne terre à Casey Creek non loin de Louisville, pour une valeur de 5000 dollars. Un riche négociant, qui lui avait promis cet argent, se désiste. Le père Urbain risque la prison s'il ne peut rembourser. Plus grave encore, si l'on peut dire, cette terre est infestée de serpents à sonnettes. En deux étés, moines et élèves en tuent jusqu'à huit cents ! Personne ne meurt d'une morsure ! Notre trappiste avait acquis une dextérité étonnante pour tuer les serpents, mais aussi pour convertir les plus récalcitrants anticatholiques, stupéfaits de sa bonté ! Le père Urbain « était un homme d'une grande piété, d'un zèle infatigable et d'une singulière douceur de mœurs. Il gagnait les cœurs de tous ceux qui faisaient connaissance avec lui³³ ».

En 1809, il s'installe près de Saint-Louis dans l'Illinois dans « quatre cents acres de terre situés sur la rivière de l'Abbé, environ huit milles au-dessus de Cahokia dans le comté de Saint-Clair³⁴ ». Il subit un long débat à Washington pour obtenir la reconnaissance de ses titres de propriété. Il écrit à son frère le 12 avril 1810 :

Tu me trouves bien hardi d'acheter des terres lorsque je n'ai pas une piastre. C'est pour Dieu que je travaille, c'est à lui de faire réussir l'établissement et à moi de faire mon possible. Il m'a donné jusqu'ici du pain, et à tous mes enfants ; il peut bien nous donner des piastres !

32. Outre M. Nagot, le supérieur du séminaire, le père Urbain rencontre M. Flaget, qui, après avoir été économe au séminaire de Nantes et directeur à celui d'Angers, devient évêque de Bardstown et de Louisville. Il recevra les trappistes partis de Melleray en 1848 et qui fonderont Gethsémani. Les archives des sulpiciens de Baltimore témoignent d'une correspondance entre les trappistes et ces Messieurs de Saint-Sulpice de 1792 à 1818.

33. ABF D 102, pièce 120, *Vie et travaux des missionnaires les plus célèbres de l'Amérique septentrionale*, Tirlémont, P.J. Marck, imprimeur éditeur de la Revue Catholique, 1852.

34. ABF D 102, pièce 103 du 19 mars 1811.

La question des esclaves

Avec une famille à Haïti, la lettre d'Urbain à sa mère évoque la question des esclaves. Il écrit à sa mère :

La manière dont je vois que la plupart des blancs traitent leurs esclaves, me rappelle que vous en avez eu un grand nombre. Je le répète, ma chère mère, je vous prie de pardonner la liberté de votre fils. Vous êtes ma mère, et votre salut m'est aussi cher que le mien. Je suis souvent dans le cas de voir des maîtres d'esclaves et mon devoir me fait exiger d'eux qu'ils prennent le plus grand soin de veiller sur la conduite de leurs esclaves... Si vous avez malheureusement négligé les vôtres et que le mal ne puisse se réparer, du moins vous devez vous en repentir³⁵.

Il se montrera intransigeant sur le devoir du croyant d'être juste et bienveillant vis-à-vis de cette population. « Celui qui néglige le salut de ses domestiques et de ses esclaves est plus méchant qu'un payen³⁶. » À son frère Ambroise, il écrit :

Sur les dernières années passées à Saint-Domingue, je pense que tu auras été chargé de la conduite d'un grand nombre de nègres. En ce cas, mon frère, je te prie de bien considérer comment tu t'es comporté dans cette circonstance et de voir si tu as pris soin de leur salut³⁷.

Le Monk's Mound (le tumulus du moine)

Douze années se passent en essais de fondations jamais abouties. Tel est le bilan épuisant du séjour aux États-Unis. À la lecture de tout ce qu'il subit, nous sommes partagés entre l'admiration devant sa patience dans les épreuves et notre interrogation en la providence de Dieu. S'il ne réussit pas, sa réponse est toute trouvée : c'est à cause de ses grands péchés ! Urbain doit être de la famille de Job ! Il est le juste que Dieu éprouve. Il rate beaucoup avec un acharnement qui n'a d'égal que sa confiance pour recommencer à chaque fois. La providence nous interroge sur le mystère divin. Comme l'écrit le cardinal Martini en son testament spirituel, « la Parole de Dieu est simple et cherche comme compagnon un cœur à l'écoute³⁸. »

Les souffrances d'Urbain décrites en sa lettre du 23 décembre 1802 à son frère Julien-Emmanuel sont un témoignage bouleversant.

J'ai passé par bien des épreuves qui cependant n'égalent pas les tiennes. Je n'ai pas fait naufrage, mais j'ai essuyé une furieuse tempête dont je croyais bien mourir, n'ayant rien pu manger pendant 15

35. ABF.- D. 102, pièce 59. 59bis (lettre à sa mère du 25 avril 1810)

36. ABF.- D. 102, pièce 59. 59bis (lettre à sa mère du 25 avril 1810).

37. ABF.- D. 102, Pièce 58. 58bis (lettre à son frère du 12 avril 1810).

38. Testament spirituel du cardinal Carlo Maria Martini, publié dans le *Corriere della Serra* le 2 septembre 2012, à titre posthume.

jours et même après avoir pris terre (*sic*)³⁹. J'ai été deux ans à me rétablir. Je n'ai pas été seulement sans pain mais encore sans aucune ressource, ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre. Couché au pied d'un arbre, je n'attendais plus que la mort, lorsque 3 voyageurs me rencontrèrent et eurent pitié de moi. Pendant plusieurs mois, je n'ai eu, ainsi que plusieurs de mes camarades, pour nourriture que de mauvaises feuilles de choux sans pain et même sans sel. À peine pour les faire cuire avais-je un peu de bois que j'allais chercher avec beaucoup de fatigue sur le rivage.

Combien de fois ai-je été demi-gelé dans la Russie ? J'ai perdu les ongles par le froid. La veille de Noël, il y a 3 ou 4 ans, voyageant avec un des miens nous nous trouvâmes à plusieurs reprises si bien gelés que nous ne savions plus si nous avions des membres (ils étaient insensibles). Un postillon passant à côté de nous tomba, ainsi que son cheval, mort de froid et peu après mon camarade mourut aussi. Je n'ai pas fait naufrage sur mer, mais deux fois j'ai manqué de périr dans l'eau, une fois sous les ruines d'une maison, une fois sous un arbre que j'abattais et qui me tomba sur la tête, une fois par une chute au milieu d'une montagne glacée où j'eus le crâne à découvert et le péricrâne rabattu sur les yeux. Dieu sait combien j'ai essuyé de maladies, combien d'années j'ai été hors d'état de pouvoir marcher, presque aveugle, presque sourd et muet, paralytique de deux membres, hydropiques des plus enflés, crachant continuellement le sang et même des morceaux de poumon et de petits graviers, attaqué d'un ulcère à la jambe, sans remède, etc. Enfin condamné plusieurs fois à la mort, même une fois je me fis porter sur le lieu destiné à me servir de cimetière, pour en faire la bénédiction, espérant en avoir besoin le lendemain.

Chargé outre cela d'une famille de plus de 150 personnes, n'ayant pas un sol de revenu, errant de côté et d'autre, rebuté, méprisé, chassé même à coup de pierre, chassé de Russie, sans passeport ni argent et sans pouvoir passer outre, les Autrichiens ne voulant pas me laisser cette liberté faute de passeport, obligé de rester ainsi entre les 2 limites pendant 15 jours, sans pouvoir seulement mettre à l'hôpital un mourant qui expira entre mes bras⁴⁰.

Cette lettre de 1802 résume une série de souffrances subies en Europe et dont nous devinons les lieux et les périodes malgré la confusion dans la chronologie des faits. D'autres souffrances s'ajouteront au cours des années vécues en Amérique. Mais il serait terriblement injuste d'oublier le souvenir laissé par le passage de la communauté de Dom Urbain aux États-Unis. Des témoins gardent mémoire. C'est un certain M. Jarot qui offrit la ferme de Cahokia aux trappistes. Voici le récit d'un chroniqueur :

39. Il s'agit de la traversée de la mer Baltique au retour de la Russie.

40. ABF D 102, LUG n° 28 (lettre du 23 décembre 1802 au citoyen Guillet, chef du bureau du Génie, demeurant place du Martrai n° 10, près Saint-Similien à Nantes, Bretagne).

C'était leur quatrième et dernier lieu de repos dans le désert de l'Amérique. Bientôt ils se mirent à l'œuvre pour bâtir un petit village dans une prairie, dans le voisinage d'une place appelée *Indian-Mound* et qu'on appelle maintenant encore *Monk's-Mound*. C'était probablement la grande place d'enterrement des tribus indiennes. En creusant la terre pour faire les fondements de leurs maisons, les moines y découvrirent des os, des idoles, des instruments de guerre et plusieurs autres antiquités indiennes.

Pendant leur séjour à *Monk's-Mound*, les trappistes se trouvèrent souvent en grand danger à cause des bandes indiennes venues pour piller. Plusieurs personnes ont été tuées dans la proximité de cette place et les jeunes gens appartenant à l'établissement furent souvent contraints de se joindre à la population blanche qui s'était organisée pour poursuivre et punir les sauvages. Nonobstant les religieux eux-mêmes ne furent jamais molestés dans leur établissement. Les sauvages semblaient même saisis de respect pour leur sainteté et bien des fois ils attendaient dans le voisinage de la chapelle grossière des trappistes pour écouter les louanges de Dieu chantées au milieu des os de leurs propres pères⁴¹.

En 1813, Henri-Marie Brackenridge, procureur général adjoint et juge du district de la Louisiane parcourt la région de Cahokia située entre la rivière Des Moines et le fleuve Missouri. Il observe les lieux, les gens et donne au tumulus géant de Cahokia le nom de *Monk's Mound* (le Tumulus des Moines), en raison de sa rencontre avec eux. Les trappistes de Dom Urbain vivaient donc sur un tertre datant de l'époque précolombienne, la troisième plus grande pyramide du continent américain. Quel souvenir pour la famille des trappistes ! N'oublions pas non plus qu'un monastère trappiste s'implantera aux États-Unis grâce au seul moine ayant raté son départ pour la France. Le dernier groupe de trappistes quitta New York le 27 avril 1815. Un changement de bateau était prévu à Halifax. Le père Vincent de Paul Merle partit en ville pour des courses. Lorsqu'il revint au port, le *Ceylan* cinglait vers la haute mer, le laissant seul sur le quai. C'était le 26 mai 1815⁴².

5. Le retour en France. Bellefontaine

Avec l'arrivée de Dom Augustin en Amérique, les moines quittent Saint-Louis pour vivre à quatre milles de New-York. Le fondateur

41. ABF D 102, pièce 120 : *Vie et travaux des missionnaires les plus célèbres de l'Amérique septentrionale*, Tirlemont, P. J. Merck, imprimeur et éditeur de la Revue Catholique, 1852.

42. Voir S. GRANDAIS, *Abbaye de Bellefontaine. 1000 ans d'histoire*, p. 239. Le père Vincent de Paul arrache à Mgr Plessis (Québec) la permission d'ouvrir une maison en Nouvelle-Écosse. Il sera le fondateur du Petit-Clairvaux et restera en lien avec Bellefontaine.

vient rapatrier ses troupes. Dom Urbain et ses frères prennent la haute mer sur le *Gustave-Adolphe* le 24 octobre 1814. Ils arrivent à La Rochelle le 2 décembre. Urbain se cache à Nantes durant la période des Cent-Jours, tout en recherchant dans les alentours le monastère rêvé. Il lui faudra un peu plus de deux ans pour acquérir les premiers terrains et bâtiments de l'abbaye de Bellefontaine.

6. « Entre les mains de Dieu »

Pourquoi avoir donné un tel titre à un ouvrage pour raconter l'odyssée des trappistes, trappistines et leurs élèves à travers l'Europe⁴³ ?

Au jour de son entrée à la Trappe, Urbain avait eu soin de préciser au portier qui verrouillait la porte derrière lui : « Fermez-là bien, mon frère, je ne veux plus partir d'ici ! » Au souvenir de ces années passées à traverser l'Europe et les régions de l'Est des États-Unis, cette phrase nous fait sourire. Notre moine porte une souffrance secrète. Elle apparaît bien en son brouillon du 13 août 1783 :

Je suis bien éloigné, mon cher père et ma chère mère, de ne vous connaître que de nom, et si cela était, je ne me croirais pas seulement indigne d'être appelé votre fils, mais même de vivre. Ces mots : tu ne connais les père et mère que de nom, m'ont mis dans la dernière désolation.

Ses lettres traduisent une vive tension. Au décès de son père, il écrit à sa mère : « Quoique je n'aie jamais eu le bonheur de voir un si bon et si aimable père, jamais je n'oublierai que je suis son fils⁴⁴. » Il tombe malade de cet amour sans face-à-face, car il n'a jamais embrassé ses parents.

Je souhaiterais pouvoir me transporter un jour à Nantes, et cela le jour que notre mère y arrivera, mais cela ne se peut... Cette séparation ne fait qu'augmenter mon respect *et mon attachement pour une si bonne mère que malheureusement je n'ai jamais vue*⁴⁵.

Une seconde lettre à sa mère avant le départ d'Amsterdam est éclairante :

Vous craigniez pour moi les dangers du voyage. Celui qui est conduit par l'obéissance ne craint rien et tout son désir est de mourir victime de la sainte obéissance... Si le climat m'est contraire, *ma vie est entre les mains de Dieu*⁴⁶.

43. S. GRANDAIS, *Entre les mains de Dieu* (voir n. 26).

44. ABF, D. 102, Pièce 32 (lettre d'avril 1803, peu après le décès de son père).

45. ABF, D. 102, Pièce 31 (lettre du 3 avril 1803, peu avant son départ pour les États-Unis).

46. ABF, D 102, 1995, LUG n° 34 (lettre à sa mère sur les terres de Jonzac, le 14 mai 1803).

Le premier climat contraire fut celui de ne jamais embrasser sa mère, sauf à l'approche de son décès alors qu'il se cache chez son jeune frère à Nantes, durant les Cent-Jours. Elle doit comprendre qu'il a cherché, par-dessus tout, le face-à-face avec Dieu. Car vivre *entre les mains de Dieu*, c'est vivre de « la sainte volonté de Dieu », de la joie du serviteur fidèle qui croit davantage sans voir sa face, comblé par le père des miséricordes. Voilà une vue spirituelle bien loin de l'influence rigoriste de l'abbé de Rancé⁴⁷. M. Boutillier de Saint-André nous décrit les derniers jours de Dom Urbain à l'hôpital de Cholet où il meurt le 2 avril 1817 à l'âge de 53 ans.

Le bon père ne regrettait qu'une chose en mourant : c'était de ne pas expirer sur la cendre au milieu de ses frères, dans le lieu qu'il venait d'acquérir. Il fut inhumé dans la petite chapelle (Notre-Dame de Bon-Secours) qu'il avait fait bâtir. Tous les ecclésiastiques des environs et une foule de peuples assistèrent à cette lugubre et sainte cérémonie⁴⁸.

Le peuple des Mauges est présent. Nulle part ailleurs les moines de la Restauration n'ont rencontré autant de sympathie et de compréhension, nous dit le frère Augustin Laffay⁴⁹.

Et Boutillier de Saint-André d'écrire : « Chacun admirait les vertus du bon Père et nos hameaux le regardent maintenant comme leur protecteur⁵⁰. » Voilà une bonne occasion en ce jour de le prier comme notre protecteur, non seulement contre les serpents et les voleurs, mais contre toutes nos peurs et nos lâchetés et pour le bonheur des familles. Lui qui fut un modèle de charité, de patience et de foi courageuse !

Abbaye de la Coudre
Rue Saint Benoît
F-53000 LAVAL

Serge GRANDAIS, rsv

47. Cf. Marie-Gérard DUBOIS, « Rancé dans le contexte de son temps » dans *Un homme et son temps : l'abbé de Rancé. Actes du colloque de la Trappe, 23-29 octobre 2000, pour le troisième centenaire de la mort de Rancé (Cahiers cisterciens, série Des lieux et des temps 3)*, Abbaye de Bellefontaine, 2004, p. 36 : « Le rigorisme du jansénisme et de la plupart des mouvements religieux du XVII^e siècle n'explique pas tout dans l'importance que Rancé accorde à la pénitence. Il était également tributaire de la théologie de son temps. Une des motivations de la pénitence, souvent mise en avant, était le désir de satisfaire à la justice divine, d'apaiser la colère divine, en imitant l'attitude de Jésus-Christ le rédempteur » ; p. 38 : « Cela [cette théologie déficiente de la Rédemption chez Rancé, Bossuet ou Bourdaloue] ne correspond pas à l'enseignement du Nouveau Testament : Dieu pardonne gratuitement et sa justice s'accomplit par le fait qu'il nous justifie. »

48. ABF, D 102, pièce 118, Souvenirs de M. Boutillier de Saint-André.

49. Augustin LAFFAY, « L'implantation des Trappistes à Bellefontaine sous la Restauration », dans *Les Cisterciens en Anjou du XI^e siècle à nos jours*, p. 145.

50. ABF, D 102, pièce 118, Souvenirs de M. Boutillier de Saint-André.